

Le complexe de « Rosebud »

Nixon d'Oliver Stone

Marcel Jean

Number 81, Spring 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23455ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jean, M. (1996). Review of [Le complexe de « Rosebud » / *Nixon* d'Oliver Stone]. *24 images*, (81), 47-47.

LE COMPLEXE DE «ROSEBUD»

par Marcel Jean

Il faut voir la caméra s'approcher des grilles entourant la Maison-Blanche, par une nuit de tempête, pour saisir à quel point Oliver Stone, lorsqu'il réalise *Nixon*, a la prétention de nous offrir un nouveau *Citizen Kane*. En effet, la demeure présidentielle prend ici des allures de Xanadu, et la musique de John Williams pastiche plutôt grossièrement les accents tragiques de Bernard Hermann. Plus loin dans le film, ce sont les actualités de *The March of Time* qui viennent nous rappeler les ambitions imposantes du cinéaste.

Biographie à grand déploiement, le *Nixon* d'Oliver Stone souffre par conséquent du complexe de «Rosebud». C'est-à-dire que là où Welles témoignait de la complexité humaine en montrant à quel point il était impossible à un journaliste de comprendre parfaitement les motivations d'un homme public, Stone en appelle à la fiction pour tout expliquer. Il en résulte un film atrocement simplificateur, où Nixon est ce mal aimé souffrant de ses origines modestes et de la mort de ses deux frères, dont celle des frères Kennedy se fait l'écho. Voilà donc le vilain président expliqué aux enfants. Les quatre morts qui ont pavé son chemin vers la présidence scintillent comme le Rosebud qui venait clore le film de Welles.

Chez Welles cependant, le Rosebud n'expliquait rien. Il arrivait comme une chute dérisoire, l'essentiel demeurant toujours ailleurs. L'évidence de cette clé tardive ne pouvait, en effet, justifier toute la démonstration du cinéaste. Il en va autrement dans *Nixon* où Stone est on ne peut plus sérieux dans sa volonté de percer le mystère de l'homme qui s'engouffra dans le scandale du Watergate. Faire la lumière sur un homme et, par conséquent, sur une époque est de toute évidence le but poursuivi par Stone et la fragilité de l'entreprise est d'emblée mise de l'avant lorsque le film est précédé d'une



Pat Nixon (Joan Allen) et Richard M. Nixon (Anthony Hopkins).

mise en garde mentionnant que ce qui va suivre est une interprétation, donc une fiction. S'il en est ainsi, on ne comprend guère pourquoi Stone insiste à ce point sur les informations de nature technique qui alourdissent la fiction au point de la rendre inintelligible par moments.

JFK, auquel *Nixon*, dans sa forme comme dans son propos, se rapporte constamment, était une réussite pour une raison fort simple: en épousant le point de vue du procureur de la Nouvelle-Orléans, le film affichait une subjectivité qui justifiait tous les excès dans son interprétation historique. Plus encore, cet angle rendait même acceptables les pirouettes formelles de Stone et la confusion qu'il se plaît visiblement à installer quant à la provenance de ses images, qui sont tantôt des archives, tantôt des reconstitutions. Or, en abordant Nixon de front, Stone est victime de son goût pour la psychanalyse de taverne. Il offre un Nixon complet, sans zone d'ombres, mais invraisemblable dans sa simplicité.

Le problème n'est pas de savoir si

Nixon était ou n'était pas alcoolique, ou même de savoir s'il était ou non traumatisé par la mort de ses frères. Le problème avec ce film, qui par ailleurs a l'avantage de ne jamais être ennuyeux, réside dans son incapacité d'admettre que l'homme est une créature d'une complexité telle qu'il devient absurde d'en interpréter le comportement à la lumière d'un seul fait. Or, en épousant le style cher aux biographies à sensation qui encombrant les librairies, Oliver Stone en dit plus long sur ses propres obsessions que sur celles de Nixon. ■

NIXON

États-Unis 1995. Ré.: Oliver Stone. Scé.: Stephen J. Rivele, Christopher Wilkinson et Stone. Ph.: Robert Richardson. Mont.: Brian Berdan et Hank Corwin. Mus.: John Williams. Int.: Anthony Hopkins, Joan Allen, Powers Boothe, Ed Harris, Bob Hoskins, E.G. Marshall, David Paymer, David Hyde Pierce, Paul Sorvino, Mary Steenburgen. 190 minutes. Couleur. Dist.: Hollywood Pictures.